

## *Le capitalisme patriarcal*

bureau, n'avait pas le temps ni l'énergie de partir en quête d'aventures amoureuses ou de s'engager sur la voie de rapports réciproques.

## *La lutte contre le travail sexuel*

Le développement de la famille nucléaire et de la sexualité conjugale a aussi marqué le début d'une nouvelle phase de la lutte des femmes contre le travail domestique et sexuel. Une preuve de cette lutte est la progression du divorce, au tournant du siècle, surtout aux États-Unis et en Angleterre et dans la classe moyenne, où le modèle de la famille nucléaire a commencé par s'imposer. Comme le souligne O'Neil,

Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le divorce était un événement assez rare dans le monde occidental, à partir de là, sa fréquence augmente à une telle vitesse qu'à la fin du siècle, la dissolution légale du mariage était reconnue comme l'un des phénomènes sociaux majeurs<sup>1</sup>.

Et plus loin :

Si l'on considère la famille victorienne comme une nouvelle institution, [...] on

---

1. William O'Neill, *Divorce in the Progressive Era*, New Haven, Yale

University Press, 1967, p. 1.

peut comprendre pourquoi le divorce est devenu une composante nécessaire du système familial. Quand la famille devient le centre de l'organisation sociale, son intimité devient étouffante, ses contraintes insupportables et ses attentes trop grandes pour être réalisées<sup>1</sup>.

O'Neill et ses contemporains étaient parfaitement conscients que derrière la crise familiale et la ruée vers le divorce, il y avait la rébellion des femmes. Aux États-Unis, la plupart des demandes de divorce venaient d'elles. Le divorce n'était pas la seule manière dont elles exprimaient leur refus de la discipline familiale. À la même période, aux États-Unis comme en Angleterre, le taux de fertilité a commencé à chuter. Entre 1850 et 1900, la famille américaine a perdu un membre. Dans le même temps, un mouvement féministe s'est développé dans les deux pays, sous l'inspiration du mouvement abolitionniste, qui prenait pour cible «l'esclavage domestique».

«La faute des femmes ? », le titre d'un symposium sur le divorce, publié par la *North American Review* en 1889, est un exemple typique des attaques lancées contre les femmes pendant cette période. Les femmes étaient accusées d'être avides, égoïstes ou d'attendre trop du mariage, de ne pas

---

1. *Ibid.*, p. 6.

avoir le sens des responsabilités et de faire passer leur petit intérêt personnel devant le bien-être de tous. Même quand elles ne divorçaient pas, les femmes menaient une lutte quotidienne contre le travail domestique et sexuel, qui prenait souvent la forme de la maladie et de la déssexualisation. Dès 1854, Mary Nichols, une médecin et défenseuse de la réforme familiale américaine, écrivait que :

Neuf enfants sur dix ne sont pas désirés par la mère. [...] Un très grand nombre de femmes civilisées n'ont ni la passion de la sexualité, ni la passion maternelle. Toutes les femmes veulent de l'amour et du soutien. Elles ne veulent pas faire des enfants ou être des catins pour cet amour ou ce soutien. Dans le mariage sous sa forme actuelle, l'instinct contre la maternité et contre la soumission à l'étreinte amoureuse est presque aussi général que l'amour pour les enfants une fois qu'ils sont nés. L'effacement de l'instinct maternel et sexuel chez la femme est une donnée psychologique terrible<sup>1</sup>.

Les femmes ont utilisé l'excuse de la faiblesse, de la fragilité et de la maladie soudaine (migraine,

---

**1.** Citée dans Nancy F. Cott (éd.), *Roots of Bitterness. Documents of the Social History of American Women,*

New York, E. P. Dutton Inc., 1972, p. 286.

évanouissement, hystérie) pour échapper au devoir conjugal et au risque de grossesse non désirée. Qu'il ne se soit pas agi à proprement parler de « maladies », mais de *formes de résistance au travail domestique et sexuel*, c'est ce que montrent non seulement l'omniprésence de ce phénomène, mais les plaintes des maris et les sermons des médecins. Une médecin américaine, R. B. Gleason, décrivait ainsi cette dialectique de la maladie et du refus, du point de vue de la femme puis de l'homme dans une famille de la classe moyenne au tournant du siècle.

La femme dit :

Je n'aurais jamais dû me marier car ma vie est une longue agonie. Je pourrais bien l'endurer seule, mais me dire que d'année en année je deviens la mère de ceux qui vont partager et perpétuer cette détresse que j'endure me rend si malheureuse que j'en suis presque folle<sup>1</sup>.

La médecin dit :

Le futur mari peut bien prendre soin de protéger la belle mais fragile de son choix ; il peut [...] continuer à chérir tendrement l'épouse de sa jeunesse alors qu'elle a constamment

---

1. Citée dans *ibid.*, p. 274.

mal et qu'elle vieillit prématurément, mais il n'a plus de compagne – personne pour doubler les joies de sa vie ou alléger ses labeurs. Certaines femmes malades deviennent égoïstes et oublient que, dans une telle association, d'autres souffrent quand elles souffrent. Un mari fidèle ne vit plus qu'à moitié s'il a une femme malade<sup>1</sup>.

Le mari dit :

Ira-t-elle bien un jour<sup>2</sup> ?

Quand elles ne tombaient pas malades, les femmes devenaient frigides, ou, comme le disait Mary Nichols, elles « hérit[ai]ent d'un état apathique qui ne les incit[ai]ent pas à l'union matérielle<sup>3</sup> ».

Dans le contexte d'une discipline sexuelle qui niait aux femmes, en particulier dans la classe moyenne, le contrôle de leur sexualité, la frigidité et la prolifération des douleurs physiques étaient des formes efficaces de refus qui pouvaient passer pour une extension du principe de chasteté, autrement dit pour un excès de vertu, permettant aux femmes de retourner la situation à leur avantage et de se présenter comme les véritables défenseuses de la moralité sexuelle. De cette manière, les femmes

---

1. Citée dans *ibid.*, p. 274.

2. Citée dans *ibid.*, p. 275.

3. Citée dans *ibid.*, p. 286.

de la classe moyenne victorienne ont souvent pu refuser leurs devoirs sexuels plus facilement que leurs petites-filles. Car après des décennies de refus du travail sexuel par les femmes, psychologues, sociologues et autres « experts » ont fini par découvrir le truc et ils sont désormais moins disposés à lâcher l'affaire. Aujourd'hui, toute une campagne est même montée pour culpabiliser la « femme frigide », notamment en l'accusant de ne pas être libérée.

L'essor des sciences sociales au XIX<sup>e</sup> siècle doit être relié pour partie à la crise de la famille et au refus de la famille par les femmes. La psychanalyse est née comme la science du contrôle sexuel, chargée de fournir des stratégies pour la réforme des rapports familiaux. Aux États-Unis comme en Angleterre, des projets de réforme de la sexualité émergent dans la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle. Des livres, des brochures, des pamphlets, des essais, des traités étaient consacrés à la famille et au « problème du divorce », révélant non seulement la profondeur de la crise mais la prise de conscience croissante qu'une nouvelle éthique familiale et sexuelle serait bientôt nécessaire. Ainsi, tandis que (aux États-Unis) les cercles plus conservateurs fondaient la League for the Protection of the Family (Ligue pour la protection de la famille) et que des militantes féministes défendaient les unions libres et soutenaient que pour que le système fonctionne, « il

## *Le capitalisme patriarcal*

serait nécessaire que toutes les mères reçoivent de droit une subvention de l'État<sup>1</sup> », des sociologues et des psychologues entraient dans la discussion en proposant de résoudre le problème scientifiquement. C'est à Freud qu'il reviendrait de systématiser le nouveau code sexuel, ce qui explique pourquoi son œuvre est devenue si populaire dans les deux pays.

## *Freud et la réforme du travail sexuel*

De l'extérieur, la théorie de Freud semble porter sur la sexualité en général mais sa vraie cible était la sexualité féminine. L'œuvre de Freud était une réponse au refus du travail domestique, de la procréation et du travail sexuel. Comme ses écrits le montrent bien, il avait parfaitement conscience que la « crise familiale » découlait du fait que les femmes ne voulaient pas ou ne pouvaient pas faire leur travail. Il s'inquiétait aussi de la progression de l'impuissance masculine qui avait atteint de telles proportions qu'il la désignait lui-même comme un des principaux phénomènes sociaux de son temps. Il l'imputait au « transfert d'exigences féminines à la vie sexuée de l'homme et [à] la prohibition de tout commerce sexuel, à l'exception de celui qui est conjugal et monogame ». « La morale sexuelle

---

1. O'Neill, *Divorce in the Progressive Era*, op. cit., p. 104.

culturelle – écrivait-il – paralys[e], par sa glorification de la monogamie, le facteur de la sélection virile, le seul dont l'influence permette d'obtenir une amélioration de la constitution [...]¹. »

Non seulement la lutte des femmes contre le travail sexuel compromettait le rôle d'amants domestiques des hommes et produisait des mâles insatisfaits, mais elle mettait en péril leur rôle (sans doute plus important à l'époque) de procréateurs.

Je ne sais – écrivait Freud – si le type de la femme anesthésique se rencontre aussi en dehors de l'éducation culturelle [...]. Quoiqu'il en soit [...], ces femmes qui conçoivent sans plaisir se montrent par la suite peu disposées à enfanter, ce qu'elles font le plus souvent dans la douleur. C'est ainsi que la préparation au mariage fait échouer les buts mêmes du mariage [...]².

La stratégie de Freud était de (ré)intégrer la sexualité à la journée de travail et à la discipline

---

1. Sigmund Freud, « "Civilized" Sexual Morality and Modern Nervousness (1908) », in Sigmund Freud, *Sexuality and the Psychology of Love*, New York, Collier Books, 1972, p. 11 [éd. en français : Sigmund Freud, « La morale sexuelle "culturelle" et la

nervosité moderne », in *Œuvres complètes – psychanalyse – vol. VIII : 1906-1908*, trad. sous la direction de Pierre Cotet et Jean Laplanche, Paris, PUF, 2007, p. 195-219 (p. 197-198)].  
2. *Ibid.*, p. 25 [éd. en français : p. 213].



domestiques de façon à reconstruire sur des bases plus solides, grâce à une vie sexuelle plus libre et plus satisfaisante, les rôles féminins traditionnels d'épouse et de mère. En d'autres termes, avec Freud, *la sexualité est mise au service de la consolidation du travail ménager*, elle est transformée en une composante du travail, qui deviendra bientôt un devoir. La proposition de Freud est : une sexualité plus libre pour une vie familiale plus saine, pour une famille où la femme peut s'identifier avec sa fonction d'épouse, au lieu de devenir hystérique, névrosée et de s'envelopper dans un voile de frigidité après les premiers mois de mariage et, peut-être, d'être tentée de transgresser par des expériences « dégénérées » comme le lesbianisme.

À partir de Freud, la libération sexuelle pour les femmes a été synonyme d'intensification du travail domestique. Le modèle d'épouse et de mère cultivé par la profession de psychologue n'était plus celui de la mère procréatrice d'une abondante progéniture mais celui de l'épouse amante qui devait garantir des niveaux de plaisir supérieurs à son mari, rentrant éreinté de sa journée de travail, que la simple pénétration d'un corps passif ou résistant.

Aux États-Unis, la réintégration de la sexualité dans le travail ménager a commencé à toucher la famille prolétaire avec le développement de la vie domestique pendant l'Ère progressiste et elle

s'est accélérée avec la réorganisation fordiste du travail et des salaires. Cela allait avec la chaîne de montage, la journée à cinq dollars et l'accélération du travail, qui exigeait que les hommes se reposent la nuit au lieu de traîner dans les saloons, afin d'être frais et retapés le matin pour une nouvelle dure journée de travail. La discipline sévère et l'accélération du travail que le taylorisme et le fordisme ont introduites dans l'usine américaine exigeait une nouvelle hygiène, un nouveau régime sexuel et donc, la reconversion de la sexualité et de la vie familiale. En d'autres termes, pour que les travailleurs puissent supporter l'enrégimentement à l'usine, le salaire devait acheter une sexualité plus substantielle que celle que leur offraient les rencontres de hasard dans les saloons. Rendre le foyer plus agréable, par la réorganisation du travail sexuel au foyer, était également vital en période d'augmentation des salaires, qui risquaient autrement d'être dépensés à faire la fête.

Cette évolution était encore dictée par des considérations politiques. L'effort pour *ramener les hommes au foyer et les détourner du saloon* (qui s'est intensifié après la Première Guerre mondiale) s'expliquait aussi par le fait que le saloon était un lieu de discussion et d'organisation politique, et pas seulement un lieu de prostitution.

Pour la ménagère, cette réorganisation signifiait qu'elle devait continuer à faire des enfants mais qu'elle devait aussi s'inquiéter que ses hanches

ne deviennent pas trop larges (ainsi a commencé le calvaire des régimes). Elle devait continuer à faire la vaisselle et à récurer le sol, mais avec les ongles vernis et un tablier à volants, et elle devait continuer à trimer du lever au coucher du soleil mais elle devait aussi se bichonner pour célébrer comme il se doit le retour de son mari. À ce stade, dire « non » au lit est devenu plus difficile. Les nouveaux canons véhiculés par les livres de psychologie et les magazines féminins commençaient d'ailleurs à souligner que l'union sexuelle était essentielle au bon fonctionnement d'un mariage.

À partir des années 1950, on assiste également à un changement dans la fonction de la prostitution. Au cours du siècle, l'homme américain moyen a de moins en moins recouru à la prostitution pour satisfaire ses besoins sexuels, au point que, selon le Rapport Kinsey publié en 1953, seul 1 pour cent des rapports sexuels des hommes américains impliquaient à cette époque des prostituées. Mais ce qui a sauvé la famille, plus que tout le reste, c'est le fait que les femmes aient un accès limité à un salaire propre. Cependant, le très grand nombre de divorces pendant l'après-guerre (en Angleterre comme aux États-Unis) suggère que tout n'allait pas si bien dans la famille. Plus on demandait aux femmes et à la famille, plus le refus des femmes progressait, un refus qui ne pouvait pas encore être un refus du mariage, pour des raisons économiques

évidentes, mais qui était plutôt *une revendication de plus grande mobilité au sein du mariage* – autrement dit, la revendication de la possibilité de passer d'un mari à l'autre (comme on passe d'un employeur à l'autre) et l'exigence de meilleures conditions de travail ménager. Pendant cette période, la lutte pour le deuxième emploi (et pour les aides sociales) est devenue étroitement liée à la lutte contre la famille, l'usine ou le bureau représentant souvent pour les femmes la seule alternative au travail ménager non payé, à l'isolement au sein de la famille et à la soumission aux désirs de leurs maris. Naturellement, les hommes ont longtemps considéré le deuxième emploi des femmes comme l'antichambre de la prostitution. Jusqu'à l'explosion de la lutte pour l'aide sociale, avoir un emploi à l'extérieur était souvent la seule façon pour les femmes de sortir du foyer, de rencontrer des gens, d'échapper à un mariage insupportable.

Dès le début des années 1950, le Rapport Kinsey (1953) sonnait l'alarme, montrant la réticence des femmes à se consacrer au travail sexuel à un niveau adéquat. On y découvrait que beaucoup d'Américaines étaient frigides, qu'elles ne prenaient pas part à leur travail sexuel mais se contentaient de faire semblant. On découvrait aussi que la moitié des hommes américains avaient ou souhaitaient avoir des rapports homosexuels. Une enquête sur le mariage dans le prolétariat américain menée quelques années plus tard est arrivée aux mêmes

conclusions. Là aussi, on y constatait qu'un quart des femmes mariées faisaient l'amour comme un pur devoir conjugal et une proportion considérable d'entre elles n'en tiraient aucun plaisir<sup>1</sup>. C'est à ce stade qu'aux États-Unis le capital a lancé une campagne massive sur le front sexuel, déterminé à vaincre par les armes de la théorie et de la pratique l'apathie persistante de tant de femmes à l'égard de la sexualité. Le grand thème de cette campagne était la quête de l'orgasme féminin, considéré de plus en plus souvent comme la mesure ultime de la perfection d'une union conjugale. Dans les années 1960, l'orgasme féminin est devenu le leitmotiv de toute une série d'études psychologiques qui a abouti à la découverte soi-disant historique de Masters et Johnson, selon laquelle non seulement l'orgasme féminin existe, mais il peut même être multiple.

Les expériences de Masters et Johnson ont fixé des quotas très élevés pour la productivité du travail sexuel. Non seulement les femmes pouvaient faire l'amour et atteindre l'orgasme, mais *elles le devaient*. Si nous n'y arrivions pas, nous n'étions pas des vraies femmes, pire, nous n'étions pas « libérées ». Ce message nous était délivré dans les années 1960 sur les écrans de cinéma, dans les pages des magazines féminins et des manuels

---

1. Mirra Komarovsky, *Blue-Collar Marriage*, New York, Vintage Books, 1967, p. 83.

qui nous montraient les positions nous permettant de parvenir à une copulation satisfaisante. Il était aussi prêché par les psychanalystes qui avaient décrété qu'un rapport sexuel « complet » était la condition de l'équilibre social et psychologique. Dans les années 1970, les « sexothérapies » et les « sex-shops » ont commencé à fleurir et la vie familiale a connu une recomposition remarquable avec la légitimation des rapports pré-nuptiaux et extraconjugaux, le « mariage libre », la sexualité de groupe et la reconnaissance de l'auto-érotisme. Dans le même temps, au cas où, l'innovation technologique a produit le vibromasseur pour ces femmes que même la dernière mise à jour du *Kamasutra* n'arrivait pas à mettre au travail.

*Qu'est-ce que cela a signifié pour les femmes ?*

Disons-le tout net. *Pour les femmes d'aujourd'hui pas moins que pour nos mères et grand-mères, libération sexuelle ne peut signifier autre chose que libération du « sexe », et non intensification du travail sexuel.*

« Se libérer du sexe » signifie se libérer des conditions dans lesquelles nous sommes forcées de vivre notre sexualité, qui transforme cette activité en un travail ardu, plein d'inconnu et d'accidents, en particulier le risque de tomber enceinte, puisque même les contraceptifs les plus récents présentent un danger considérable pour la santé. Tant que ces conditions demeurent, tout